

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51637

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sont modestes: si le Bade se retrouve mieux loti que prévu en commandes militaires, cinq de ses entreprises y monopolisent les trois quarts des fournitures aux armées et, comme dans toute l'Allemagne du Sud, beaucoup de petites et moyennes entreprises continuent à en être écartées. Mais, bien que les contraintes de l'économie de guerre rendent impossible une vraie politique de développement régional, c'est bien durant la Première Guerre Mondiale que s'esquisse, dans un contexte institutionnel bien différent du contexte français, la politique économique régionale allemande.

L'étude d'Hermann Schäfer nous livre en outre de précieux renseignements sur le devenir économique du Bade au cours d'une période qui déborde largement les années de guerre. L'industrialisation du Land, amorcée plus tardivement que celle de l'Alsace voisine, se développe à un rythme très rapide durant la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle et la première décennie du XX<sup>e</sup>, au point qu'à la veille de la Première Guerre Mondiale un tiers de sa population active seulement travaille encore dans l'agriculture. Mais une décélération de sa croissance économique est perceptible quelques années avant la guerre. Après 1918, cette tendance au ralentissement des rythmes de l'industrialisation se maintient, dans le Bade, pour des raisons qui ne tiennent probablement pas, pour l'essentiel, à sa position désormais frontalière. En effet, le reste de l'Allemagne et, notamment, le Wurtemberg voisin, ne connaissent pas de décélération analogue entre 1911 et 1913.

Michel HAU, Strasbourg

Richard ABEL, *French Cinema. The First Wave 1915–1929*, Princeton (Princeton University Press) 1984, XXI–672 p.

Il ne reste plus rien ou presque de la production cinématographique française entre 1915 et 1929; on évalue les pertes à plus de 80 %. N'ont été épargnées que des œuvres marquantes comme le «Napoléon» d'Abel Gance, la «Passion de Jeanne d'Arc» de Dreyer ou le «Fantômas» de Feuillade; encore ces copies furent-elles sauvées de la destruction par les soins de collectionneurs comme Henri Langlois, le père de la Cinémathèque française. Mais des films tournés par Etievant, Robert, Desfontaines ou Jasset, on ne connaît que quelques photos et des résumés dans des revues de l'époque comme *Cinémagazine*.

Pourquoi ces destructions? C'est que la technique nouvelle du parlant condamnait l'exploitation commerciale des bandes muettes qu'il ne parut pas utile de garder d'autant qu'il s'agissait d'un produit facilement inflammable. Le support des films était par ailleurs vulnérable sur le plan chimique: ce que ne fit pas la main de l'homme, le temps s'en chargea. C'est dire combien Richard Abel, américain de surcroît – a fait preuve d'audace en se lançant dans une étude de ce qu'il appelle «la première vague» du cinéma français. Indiscutablement, M. Abel a vu tout ce qu'il pouvait voir à la Cinémathèque française, à la Cinémathèque universitaire, à celle de Toulouse, au dépôt de Bois d'Arcy et dans les cinémathèques francophones de Lausanne et de Bruxelles: au total 200 films au mieux. Pour le reste il est tributaire de sources imprimées et du témoignage de quelques vétérans comme Dreuille ou Autant-Lara.

Le résultat de cette enquête n'en est pas moins très intéressant. Certes les historiens ne manqueront pas de lui reprocher de n'avoir pas assez éclairé le contexte économique, social, artistique et politique, mais l'auteur souhaitait manifestement s'en tenir à un point de vue esthétique, ce qui est son droit.

De la lecture de ce gros livre où tous les genres sont abordés, du film à épisodes, type «Belphégor» aux recherches de l'avant-garde avec «l'Inhumaine» de L'Herbier, il ressort que le cinéma muet méritait d'être appelé «septième art». La maîtrise de la technique permet à Gance, Renoir, Bernard, Clair ou Epstein d'obtenir des images d'une beauté fulgurante. Et quel souffle

lyrique chez un Gance, quel humour chez un René Clair! N'est-il pas significatif que dans un referendum sur les 12 meilleurs films du monde, en 1958, on ait compté 9 œuvres muettes.

Une énorme bibliographie termine le livre. Elle est suivie de la filmographie des réalisateurs les plus notables. Quelques oublis (Kepens, Navarre, Hamman...) et quelques confusions de films (des bandes de Péguy attribuées à Etiévant), car n'était pas encore paru le «Catalogue des films français de long métrage, 1919-1929» de Raymond Chirat. Reste un beau livre, magnifiquement illustré et qui fera rêver non seulement les cinéphiles mais aussi les historiens.

Jean TULARD, Paris

Gottfried NIEDHART (Hg.), *Der Westen und die Sowjetunion. Einstellung und Politik gegenüber der UdSSR in Europa und in den USA seit 1917*, Paderborn (Schöningh) 1983, 372 S. (Sammlung Schöningh zur Geschichte und Gegenwart).

La manière dont les réalités internationales sont perçues par les Etats influe sur la conduite de leur politique étrangère et, aux Etats-Unis, le rôle des images dans le processus de prise de décision (decision making process) retient depuis longtemps l'attention des politologues. Ceux-ci ne se sont pas bornés à des études empiriques mais ont construit des modèles qui sont censés rendre compte de la formation des stéréotypes et de leurs variations au gré de la conjoncture. Il pouvait donc être tentant pour des historiens de vérifier le bien-fondé de leurs théories et de s'interroger à leur tour sur la part qui revient à l'appréciation subjective et aux constructions imaginaires dans les relations interétatiques. A cet égard, le thème retenu par les auteurs de ce volume – l'Union Soviétique vue de l'Occident – offrait un vaste champ à la recherche et les conclusions auxquelles ils ont abouti projettent un éclairage nouveau sur les relations Est-Ouest.

Ce qui frappe de prime abord c'est que le visage du communisme soviétique a rarement été perçu dans sa nudité, que les lacunes de l'information et l'obsession du secret chez les dirigeants du Kremlin ont aggravé les malentendus et que des considérations d'opportunité ont souvent imposé à l'opinion des images de l'URSS fort éloignées de la réalité. Ainsi la «grande lueur à l'est» qu'avait fait jaillir la Révolution d'octobre a suscité autant d'espoirs que de craintes en Occident et les mêmes hommes politiques qui avaient condamné les excès de la dictature de Staline et mis en garde contre les dangers de l'expansionnisme soviétique n'ont pas hésité pendant la seconde guerre mondiale à s'allier avec l'URSS contre l'Allemagne nazie et à envisager sa participation à la construction d'un nouvel ordre international après l'épreuve de force.

Il est vrai que la Révolution d'octobre a été un événement majeur dans l'histoire de la Russie et du monde et que les sentiments qu'elle a inspirés étaient de nature à brouiller les perspectives et à rendre difficile une appréciation objective de la politique menée par Lénine et ses successeurs. Le messianisme révolutionnaire des bolcheviks, l'action subversive du Komintern, la dictature de Staline et son jeu ambigu avec l'Allemagne nazie, enfin les méthodes utilisées pour asseoir la domination soviétique en Europe centrale et orientale au lendemain de la seconde guerre mondiale, ne pouvaient que confirmer l'image défavorable qu'on avait de l'URSS dans les pays de démocratie libérale et justifier les mesures prophylactiques («cordon sanitaire») destinées à arrêter la contagion du virus communiste. Inversement, la nouvelle politique économique (NEP) et les tentatives d'ouverture de la Russie au monde extérieur, l'abandon de la révolution permanente et le choix de la construction du socialisme dans un seul pays, la proclamation de la coexistence pacifique et l'intérêt manifesté pour la sécurité collective dans les années 1930, surtout les sacrifices consentis pendant la guerre contre l'Allemagne à partir de 1941, tendaient à privilégier l'image d'une puissance impériale classique plus soucieuse de garantir sa sécurité par